

## ÉCOUTE CETTE HISTOIRE – *Par pire* (1998), France Daigle

Éditions du Boréal, 2002

Durée : 7 min 32 s

La vidéo est disponible sur [francolab.ca](http://francolab.ca)



## TRANSCRIPTION

### INTRODUCTION

Imaginez que soudain, tout autour de vous devienne une source de danger. Un autobus, un centre commercial, un immeuble trop haut, des passants rassemblés... et tout d'un coup, votre poitrine se serre, vous avez des sueurs froides et la panique vous paralyse. C'est ce que vit la narratrice, France Daigle, au quotidien. Elle souffre d'agoraphobie. Le jour où elle est invitée à présenter son livre dans une émission de télévision, à Paris, elle décide de faire face à ses peurs.

### EXTRAIT DE L'ŒUVRE

*Pas pire* de France Daigle  
Éditions du Boréal, 2002

*Je sentais bien qu'il fallait que je me décolonise, que je m'affranchisse, mais je ne savais pas par où commencer. Je me sentais grosse et divisée comme l'Afrique, affaiblie, envahie, mal coordonnée, primitive et paradoxale. Je ne savais même plus quoi être, quoi vouloir exactement. De sorte qu'il me devint presque impossible de faire un pas dans un sens ou dans l'autre. Même les rues de mon quartier avaient quelque chose d'étranger et de menaçant, quelque chose d'irréel. Je pris donc l'habitude de toujours me déplacer en voiture, même pour aller au petit magasin. Tout de même, j'évitais certaines artères aux heures de pointe de peur de me trouver immobilisée en pleine circulation, et jamais je n'aurais osé sortir de la ville toute seule. Je connaissais mes limites. Malgré tout, j'arrivais à vivre et à paraître normale. C'était peut-être ça le plus déroutant.*

[...]

*Par exemple, je ne serais jamais montée à bord de ces bateaux de tourisme qui se promènent sur la Petitcodiac. Jamais de la vie! Il suffirait que j'embarque pour que leur fameux système de contrôle à distance tombe en panne. Mais même là je passe pour normale. [...]*

À Shédiac, c'est pareil. Avec tout le monde qui aboutit à la plage, l'été, que je reste sur le sable ou que j'aïlle dans l'eau, j'ai l'air normale. Les gens ne peuvent pas savoir que je me baigne seulement à marée haute parce qu'à marée basse, quand il faut marcher des milles (j'exagère) dans un pied d'eau, si je faisais une crise et que je m'évanouissais, je tomberais dans l'eau et finirais par me noyer. Ça, c'est une peur toute neuve de l'été dernier. Il y en a des nouvelles comme ça qui surgissent ici et là. Je surmonte une peur, une autre apparaît. Souvent je les sens venir dans mon ventre. Le pire pour ça, ce sont les immenses bibliothèques et les librairies à étages, comme il y en a dans les grandes villes. Tous ces livres, ça agit sur mes intestins. Quand je vois ça, je me demande pourquoi j'écris.

[...]

Et puis un beau jour, quand tout cela a trop duré, je me décide. J'empoigne mes cruchons de plastique et je me précipite dans l'auto. Je me sens déjà à moitié folle du fait de ce cirque dont personne ne se doute, mais qui est devenu mon lot néanmoins. Je m'accroche à la confiance, je prends mon courage à deux mains, je démarre la voiture, bref je fais tout ce qu'il faut et je pars. Avant même d'avoir franchi les limites de la ville, j'ai déjà détaché toutes mes ceintures afin de mieux respirer, pour respirer du ventre comme on l'explique dans tous les manuels qui traitent de l'anxiété. À la radio, une belle chanson. Ça aide. Parfois, en revanche, c'est de silence que j'ai besoin. Mais rien de cela n'est prévisible. Parfois ni l'un ni l'autre ne font l'affaire. Parfois tout est de trop et rien ne suffit : une réflexion anodine, une légère émotion, et je bascule. Alors je ralentis, je mets la pédale douce. Ainsi, parfois, quand j'ai la présence d'esprit qu'il faut pour avancer tout doucement, les choses se replacent, prennent une plus juste dimension, font en sorte qu'il devient possible d'avancer. L'erreur, c'est peut-être de vouloir aller trop vite, ou d'en vouloir trop, tout simplement. Au centre commercial, lorsque je manque de courage devant ces couloirs interminables, lorsque cela se lève et voudrait encore désespérer en moi, je me parle parfois en ce sens. Je me dis que tout est correct, que tout est bien, que je veux juste m'acheter des bas, que j'en ai le droit et qu'il n'y a rien qui presse.

[...]

Ce jour-là donc, je partis avec mes cruchons et pris la direction de la source, mais je m'arrêtai résolument en pleine ville, à une quincaillerie où l'on venait d'installer une toute nouvelle machine distributrice d'eau pure. J'étais fière de moi, de ma décision, de ma ruse, de ma délinquance. Je pouvais tout justifier et tout s'expliquait : qu'il valait la peine d'encourager ces gens débrouillards qui avaient en réalité rapproché la source de la ville, en en faisant ainsi profiter plus de gens ; qu'il

*s'agissait d'un service utile qui méritait de survivre, et que j'étais folle de ne pas m'en prévaloir moi aussi ; que j'avais sans contredit des choses plus utiles à faire que de perdre mon temps en élucubrations de panique dans la solitude de la campagne, que je devais au contraire me faire un devoir d'aller à la fontaine communale jaser avec mes concitoyens et concitoyennes, que cela me ferait plus de bien pour enrayer ma peur que de me lancer des défis plus ou moins insignifiants, au fond. Et c'est là, un cruchon rempli dans une main et un cruchon vide dans l'autre, que je croisai Camil Gaudain.*

## CONCLUSION

Il suffit parfois d'une rencontre fortuite pour que tout devienne plus facile. Camil et France ne se connaissent pas, et pourtant, France se sent en confiance avec lui. Au point qu'elle lui propose de faire le voyage à Paris en sa compagnie. Attendre à l'aéroport, prendre l'avion, se retrouver bombardée de questions sur un plateau de télévision... la présence de Camil aidera-t-elle France à trouver le courage de faire le voyage de Moncton à la Ville Lumière?

FIN.